

Déboucher l'avenir ?

L'avenir se présente comme bouché. Il semble interdit de s'y projeter agréablement. Comment ne pas penser à l'écocide en cours et sentir poindre le sentiment désespérant d'aller droit dans le mur, dans une logique capitaliste qui brûle littéralement la planète comme une chandelle par les deux bouts ? Or, l'absence d'horizons nous mine – on évoque aussi sans cesse aujourd'hui les problèmes de santé mentale, particulièrement ceux des jeunes, en pleine explosion. Faudrait-il alors rouvrir nos imaginaires pour « déboucher » l'avenir et retrouver de l'espoir et de la force ? Et si oui, le peut-on et comment ?

Se raconter des histoires ?

On peut présenter cette absence d'horizons, bouchés par les multiples crises (climatique et plus largement écologique, sociale, économique et politique), sous l'angle des narrations et de l'imaginaire eschatologique. L'été caniculaire conduit à la multiplication de ces récits. Nous sommes alors pris entre la volonté d'alerter et de mobiliser par ces récits et les effets paralysants de cet avenir collectif noir et a priori sans perspectives. Une approche pragmatique nous conduirait à poser la question ainsi : de quels récits avons-nous besoin pour débloquer notre pouvoir d'agir ? Mais on prendrait alors le risque d'une pensée positive un peu magique. Je voudrais évoquer ici un autre ressort en jeu dans notre difficulté à ouvrir l'avenir, au cœur de notre rapport au passé et au futur. Car si la manière dont on scénarise le réel a une part importante sur les moyens de le façonner, l'idée de proposer d'autres histoires présuppose une capacité : celle de se mouvoir entre passé et présent pour ouvrir des perspectives futures. Un récit est en effet fondé sur des articulations temporelles – mais dans quel état sont ces charnières, nous permettant (ou pas) d'ouvrir les portes de l'avenir ?

La présence en nous du passé et de l'avenir

Réduisons d'abord la focale, on y voit mieux : comment l'avenir est-il présent dans notre conscience ? C'est une question philosophique ancienne. Saint Augustin évoque une triple présence dans notre conscience : du présent, sous la forme de l'attention à ce qui est là dans l'instant, mais aussi du passé, par la rétention des souvenirs, et de l'avenir par la « protention », qui est l'attente de la suite sous la forme de l'espoir ou de la crainte. Si nous percevons un morceau de musique comme une mélodie, c'est en raison de ce mécanisme psychique ; sans lui, il n'y aurait que des notes disparates. Ce mécanisme nous rend perceptible la durée, qui attache l'appréhension de l'avenir à celle du passé pour installer une continuité (la mélodie). Peut-on, à partir de là, cultiver un rapport actif au futur, plutôt qu'entretenir des craintes paralysantes ? La première intuition, c'est qu'il est productif de lier le rapport au passé au rapport à l'avenir comme à ce qui le conditionne. On peut donc commencer par entretenir un rapport plus actif au passé et les philosophes antiques nous donnent des pistes. Les épicuriens nous invitent à repasser en mémoire très régulièrement les souvenirs joyeux pour en resucer la sève et pour éviter aussi que ne surgissent des souvenirs tristes dont on subirait les effets dans un ressassement stérile. Les stoïciens nous mettent plutôt en garde contre les greniers encombrés : il faut garder peu de souvenirs pour les garder mieux. Le tri ici se fait pour préserver ce qui importe vraiment, les principes clefs par exemple, pour en faire des moteurs de nos vies et refuser l'envahissement de souvenirs encombrants parce qu'ils sont sans importance. Les stoïciens proposent ainsi une hygiène quotidienne d'anti-curiosité qui consiste à refuser de s'abreuver de scènes de rue anecdotiques, de ragots, de lectures disparates. On évite alors ce qu'ils nomment la *stultitia*, une sorte d'agitation inquiète, de perte de repères, qui ne nous permet pas de nous diriger dans l'existence et saborde ainsi notre rapport à l'avenir.



— cc Unsplash

A l'ère du numérique

Notre rapport au passé et à l'avenir est profondément modifié par le milieu numérique dans lequel nous vivons aujourd'hui, qui s'infiltré dans le mécanisme de la rétention et de la protention psychique. Et sans doute l'apologie du présent n'est-elle que le revers de la dégradation du présent du passé et du présent de l'avenir. Que gardons-nous aujourd'hui du passé et comment ? Pour penser ce que la technique fait à notre façon de nous rapporter à la réalité, Bernard Stiegler distingue trois types de rétentions¹ : la rétention primaire est l'attention nécessaire pour qu'un objet qui est là soit perçu effectivement par ma conscience (j'ai vu l'oiseau) ; c'est aussi la rétention dont parle Saint Augustin (j'ai entendu la mélodie). La rétention secondaire est la trace laissée dans ma mémoire par ce à quoi j'ai prêté attention (j'en ai le souvenir). La rétention tertiaire est la capacité à retenir cette image sur un support extérieur à ma mémoire (j'ai la photo de l'oiseau ou l'enregistrement de la mélodie). Or, depuis trente ans, nous prenons des photos de tout, nous enregistrons, téléchargeons en permanence, et nous avons tant et si bien déposé nos mémoires sur les réseaux qu'on peut parler d'une période d'hypermnésie où nous sommes comme débordés, ensevelis, par ces rétentions externes de nous-mêmes. Prend-on seulement le temps de les regarder parfois, de les relire ou encore

L'avenir, comme un ciel d'orage, semble noir et bouché. Y a-t-il un chemin pour s'y projeter encore ?

de les trier ? Parvenons-nous à les digérer ? Ne sommes-nous pas dans une collecte si massive et frénétique que nous ne disposons plus du temps de traitement utile à l'intégration qui nous permettrait d'être réellement nourris de notre passé ? La mise en garde des stoïciens sur un encombrement qui génère de l'inquiétude et une perte de repère est plus que jamais valable. Cette absence d'histoire comme de perspectives ne se joue pas qu'à un niveau individuel : elle caractérise plus largement notre société et sa difficulté à historiciser le présent, et par conséquent à ouvrir l'avenir.

Le futur = le passé recomposé

A la suite de Bernard Stiegler, Gregory Chatonsky et Yves Citton proposent une quatrième rétention qui modifie encore plus profondément le milieu dans lequel nage aujourd'hui la conscience et empiète davantage sur notre rapport au futur : « Une nouvelle couche de rétentions nous semble en effet constituée par toutes les données relatives à nos mouvements attentionnels collectées par le capitalisme de plateforme afin de prédire, anticiper, préempter et marchandiser les prédictions de nos comportements futurs »². Le rapport au passé est alors encore plus étroitement lié à l'avenir, comme si nous étions voués à ne plus buter jamais que ce sur quoi notre attention s'était déjà arrêtée suffisamment pour être collectée, calculée, corrélée dans des algorithmes offrant alors à notre attention présente toujours plus de la même chose. Si l'avenir est bouché alors, ce n'est pas seulement en raison d'imaginaires apocalyptiques qu'il faudrait compenser par la pensée des mondes possibles, cela se joue aussi au cœur de nos mécanismes psychiques de temporalisation pris dans une économie où notre attention est la monnaie. Si nous voulons revenir à des perspectives pratiques et voir comment nous attaquer à notre difficulté à nous projeter dans l'avenir, nous devons veiller à nous soustraire à ces processus très concrets de marchandisation de nos attentions. Car notre capacité à imaginer d'autres mondes repose en ses fondements mêmes sur la disponibilité de notre attention et sur nos mécanismes psychiques de temporalisation. — **Gaëlle Jeanmart, Philocité**

1. B. Stiegler, *La technique et le temps*, Paris, Fayard, 2018. Stiegler s'appuie ici sur la phénoménologie d'E. Husserl, reprenant lui-même le passage du livre XI des Confessions d'Augustin évoqué ici.
2. G. Chatonsky et Y. Citton « Intelligence artificielle, rétentions quaternaires et quatrième mémoire », in *Penser l'intelligence artificielle. Enjeux philosophiques, politiques et culturels de l'automatisation du numérique*, Dijon, Les presses du réel, p. 235.